

PROLOGUE

Tout était sombre, et l'odeur fétide qui se dégageait du lieu était épouvantable. L'assemblée était en cercle, autour d'une silhouette dont on ne distinguait pas la forme, et qui bougeait péniblement dans un désintérêt général. Une voix rauque et inquiétante s'éleva.

— Aaaah comme j'aime toute cette désolation, la souffrance à une odeur qui m'est agréable et me redonne de la force. Avez-vous retrouvé le « Nouvel Élu ? »

— Non, pas encore Magister, mais tous nos sens sont en alerte.

— Nous sommes proches du non-retour. Plus personne ne doit venir perturber les Astres désormais.

— Nous faisons notre possible « Grand Sïnastre » ...

LE TRAIN DE 13H14

La pleine lune illuminait le ciel, et le silence régnait à l'intérieur de la maison. Les cinq Orbes flottaient dans la chambre et fixaient avec attention le garçon qui dormait.

Les petites boules de lumière se rapprochèrent de lui pour vérifier une dernière fois si leur choix était le bon.

— Il n'y a aucun doute, ce choix était inévitable, dit Trow.

— Nous ne nous sommes pas trompés, ajouta Toko.

— Voilà une nouvelle réjouissante, dit Annequin.

— Nous avons bien fait de ne pas agir dans la précipitation, dit Iraxo.

— L'espoir est enfin de retour, conclu Korrande...

Lazarus s'étira comme un chat et bailla à s'en décrocher la mâchoire quand son réveil sonna huit heures. Il se leva au ralenti et enfila son vieux sweet-shirt. Il n'avait pas très bien dormi. Cette nuit encore, il avait eu cette impression bizarre que quelqu'un l'avait observé pendant son sommeil. Ce phénomène se répétait depuis quelques temps déjà, et à chaque fois c'était la même chose, il allumait sa lampe de chevet et constatait qu'il n'y avait personne. Il finissait toujours par se rendormir car il n'était pas vraiment inquiet. Cependant, ses nuits s'en trouvaient perturbées, et il était clair qu'il se réveillait fatigué. Il descendit l'escalier, passa par la cuisine pour embrasser sa grand-tante Rosalia, et sortit dans le jardin pour profiter de la fraîcheur du matin. Il aimait observer la nature quand tout était calme, même si par moment les bruits de la ville lui manquaient. Il s'était bien accommodé à sa nouvelle vie dans ce lieu si reculé de tout. Lazarus habitait un très petit village où les maisons étaient toutes différentes, comme s'il y avait eu une bataille de style à cet endroit précis de la terre. La plupart des habitations possédait un grand jardin avec des arbres fruitiers. La récolte des fruits était d'ailleurs l'occasion d'une grande fête dans le village. Toutes festivités étaient toujours bienvenues, car depuis quelques années, sans que l'on ne puisse en expliquer la cause, une grande partie des réseaux de communication ne fonctionnait plus nulle part, et seuls les téléphones fixes et les bonnes vieilles radios avaient retrouvé leur utilisation d'antan. Finalement, les gens s'y étaient accommodés et retrouvaient petit à petit des plaisirs simples oubliés.

Le village n'était pas grand puisqu'on pouvait en faire le tour en moins d'un quart d'heure. À une centaine de mètres de son entrée, se tenait un vieux moulin qui avait perdu ses ailes. Depuis plusieurs semaines, quelques habitants affirmaient apercevoir une faible lueur à l'intérieur, comme si quelqu'un y avait allumé une bougie. Les discussions allaient bon train, et certains le disaient même hanté. Lazarus fut un peu déçu lorsque Rosalia lui avait dit en riant que c'était le fait d'un petit plaisantin du village qui voulait tout simplement alimenter les racontars. Pour une fois qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire. S'il n'avait pas eu son bus à prendre ce matin-là, il serait quand même allé jusqu'au moulin pour vérifier.

Il vivait depuis quatre ans avec sa grand-tante. En réalité, Rosalia n'était pas son véritable prénom. Elle avait opté depuis très longtemps pour celui-là car elle avait la passion des roses. Lazarus l'avait d'ailleurs toujours connu sous cette identité, et n'avait même jamais cherché à savoir quel était son véritable prénom. L'intérieur de la maison de Rosalia était chaleureux. On y trouvait autant d'objets hétéroclites que dans un musée : bibelots, tableaux, vaisselle, des vieilleries quoi ! La chambre de Lazarus était la pièce la moins encombrée et comportait juste un lit double, car il aimait s'étaler, une armoire, un

bureau, une bougie, qu'il allumait tous les soirs parce que sa lumière lui faisait du bien. Cette bougie avait de l'importance pour lui. Un jour, sa mère lui avait demandé de choisir un des objets posés sur la vieille commode de la maison. Ils étaient dans la famille depuis longtemps, et elle avait à cœur qu'il en garde un pour lui. Il y avait un vieux plumier en étain, ainsi que l'encrier et son stylo à plume, le bol énorme de l'arrière-grand-père, une petite loupe, un poinçon à ticket de tiercé et enfin un joli photophore en pâte de verre de toutes les couleurs avec une bougie à l'intérieur. Lazarus n'aimait pas tous ces vieux trucs, pourtant, il avait tout de suite été attiré par le photophore et sa bougie, qu'il avait pris soin de ranger dans ses affaires...

— Lazarus mon chéri, j'espère que tu as fait ton sac, lui dit Rosalia, Mr. Brocoli vient te chercher pour te déposer au bus de 9h45.

Mr Brocoli n'était pas non plus son vrai nom, en réalité il s'appelait Mr. Broc, mais Rosalia trouvait qu'il ressemblait à un brocoli. Il avait une tête ronde surmontée de cheveux frisés en bataille. Elle renommait assez facilement un peu tout le monde, comme madame Caddie qui était sa voisine, et qui conduisait son caddie dans le supermarché comme si elle conduisait une voiture de course.

— Oui, répondit Lazarus, je l'ai fait ce matin en me levant. Tu peux me dire où sont rangées mes chaussures de rando ?

— Tes chaussures de rando ? Mais pourquoi faire ? Voyons mon chéri, à Paris tu n'en n'auras pas besoin !

— Si, grand-père m'a dit que nous marcherions beaucoup, il a des trucs à me faire voir.

— Ah bon, bien. Elles sont rangées au fond du garage sur l'étagère métallique juste derrière les vélos, mais je connais ton grand-père, il ne se déplace qu'en métro.

— Alors nous ferons de la rando dans le métro, dit Lazarus avec un petit sourire en quittant la pièce.

Il se rendit aussitôt dans le garage à la recherche de l'étagère qu'il aperçut derrière les vélos. Les boîtes à chaussures étaient rangées tout en haut, et il dû grimper sur une malle en bois qui se trouvait juste devant, pour pouvoir les attraper. C'était la première fois qu'il remarquait cette malle et la trouva jolie. Il frotta la poussière qui la recouvrait avec le revers de sa manche, et vit aussitôt briller quatre petites pierres en forme de croissant lune. Il y avait aussi deux petits personnages sculptés qui ressemblaient à des korrigans. Intrigué, il essaya de l'ouvrir mais n'y arriva pas. Il regarda d'un peu plus près le système de fermeture, et vit un tout petit mécanisme incrusté, avec des chiffres à la base du couvercle. Il n'avait plus assez de temps pour en étudier le fonctionnement, mais à son retour, il comptait bien demander à Rosalia de le lui montrer. Quand il revint dans la maison, elle était toujours dans la cuisine en train de terminer les sandwichs qu'elle lui préparait pour son voyage.

— J'ai trouvé mes chaussures, dit-il en brandissant la boîte, et aussi cette jolie malle que tu as encore dû dénicher dans une de tes brocantes.

Rosalia sursauta et laissa tomber le cornichon qu'elle s'apprêtait à mettre dans le sandwich, puis regarda Lazarus d'un air surpris.

— Quelle malle ?

— Celle qui est devant l'étagère où tu as rangé les boîtes à chaussures.

Rosalia marqua un petit temps d'arrêt et fit un petit geste de la main, comme si ce n'était pas important

— Ho, oui, cette malle ! Tu ne l'as pas ouverte au moins ? Elle n'est pas à moi, je l'ai mise là en attendant que son propriétaire vienne la récupérer. Oublie cette malle mon chéri, elle ne sera plus là quand tu reviendras.

Comme il était sur le départ, Lazarus se fit une raison. Il allait très souvent chez son grand-père, à Paris. Ce dernier s'appelait Lazare, d'où le choix du prénom de Lazarus. Lui et Rosalia étaient la seule famille qui lui restait.

Ses parents étaient deux archéologues renommés qui avaient contribué à faire avancer l'histoire de certains grands animaux préhistoriques. Ils avaient notamment participé à la découverte du plus grand des diplodocus dans l'état du Colorado. Malheureusement, ils n'étaient plus là. Quatre années auparavant, alors que Lazarus n'était âgé que de 7 ans, on lui avait appris leur disparition. Ils étaient partis pour une de leurs expéditions archéologiques aux Etats-Unis, où ils devaient aller faire un repérage sur un terrain inexploré. Ils avaient purement et simplement disparu sans laisser de traces. Seul leur 4x4 avait été retrouvé près d'un petit canyon. Les recherches avaient duré plusieurs semaines, mais on ne les avait jamais retrouvés. Les secouristes en avaient conclu qu'ils étaient certainement tombés dans une cavité profonde et étaient morts. Lazarus avait continué à espérer, et se disait qu'ils devaient toujours être en vie quelque part, mais au bout de deux longues années, avec le soutien de son grand-père et de sa grand-tante, il s'était résigné à accepter le fait qu'il ne les reverrait jamais.

Rosalia regarda son petit neveu tendrement avec un hochement de tête. Il avait toujours sa mèche rebelle qui rebiquait sur son front. Son épaisse chevelure châtain clair lui rappelait celle de son père et ses yeux bleu azur, ceux de sa mère.

Mr Brocoli klaxonna trois fois, Lazarus alla mettre son sac dans le coffre de la voiture, et retourna embrasser Rosalia. Il s'installa à côté du chauffeur et le regarda en se disant que sa grand-tante avait raison pour le surnom. Ce dernier n'avait pas beaucoup de conversation, il se raclait tout le temps la gorge comme s'il avait avalé une couleuvre. Heureusement que le trajet n'était pas trop long pour arriver jusqu'au bus, parce que ces petits toussotements étaient particulièrement agaçants. Les amortisseurs de sa vieille voiture étaient carrément usés, et à chaque petit défaut de route, tous les deux faisaient un bond et se cognaient la tête au plafond.

Après 30 minutes de raclements de gorge et de rebonds, Mr Brocoli déposa enfin son passager à côté de la gare routière.

— Voilà mon garçon, tu es arrivé, enfin presque ! Ton bus est tout au fond là-bas, c'est le vert. Donne bien le bonjour à ton grand-père de ma part.

— Merci monsieur Brocol... heuuu, Mr Broc, c'est gentil à vous de m'avoir emmené.

— De rien mon grand, et passe de bonnes vacances !

Après un dernier petit signe de la main pour lui dire au revoir, Lazarus tira son gros sac comme il put jusqu'à son bus. Sa grand-tante lui avait pourtant promis une valise à roulettes, mais celle-ci tardait un peu à venir. Avec l'aide du chauffeur, il balança son sac dans le coffre à bagages, monta à bord, puis il alla s'asseoir là où la fenêtre était la plus dégagée, parce qu'il aimait regarder le paysage.

Bercé par les mouvements du bus, il ne vit pas grand-chose finalement, car il finit par s'endormir. Deux grosses secousses le réveillèrent en sursaut, et pendant un instant, il se demanda où il était. Il regarda les autres passagers qui n'avaient pas l'air inquiets, certainement un dos d'âne. Il posa ensuite les yeux sur le chauffeur et remarqua que celui-ci le regardait de façon étrange. Lazarus n'avait pas fait attention en montant dans le bus, mais ce dernier avait lui aussi une drôle de tête, et il pensa à Rosalia qui l'aurait certainement appelé monsieur Bigleux, ou monsieur Moustaches. Il avait de très grandes moustaches blanches, des sourcils épais très noirs et surtout, une très grosse verrue sur le nez. Il portait des culs de bouteille en guise de lunettes, ce qui rendait ses yeux globuleux. Après avoir échangé plusieurs regards, le chauffeur reprit le contrôle de sa route. Lazarus le trouva un peu bizarre et se demanda pourquoi il l'avait regardé avec autant d'insistance.

Le paysage défilait avec des champs à perte de vue, où des vaches paissaient en toute quiétude. Les villes et les villages traversés paraissaient si tranquilles. Ils passèrent devant de grandes étendues de forêts et de prés où Lazarus aperçut quelques biches et renards, et pour finir, une grande partie d'autoroute qui n'en finissait plus.

Décidemment, les voyages en bus n'étaient pas sa tasse de thé, mais prendre le train était compliqué et surtout beaucoup plus cher.

Enfin, quatre heures plus tard, le bus arriva sur la capitale et s'arrêta à la gare routière de Gallieni. Tous les voyageurs commencèrent à bouger et à rassembler leurs affaires. Les portes s'ouvrirent et le chauffeur descendit le premier pour sortir les bagages du coffre. Les passagers le suivirent et récupérèrent chacun leur tour, sacs et valises. Quand Lazarus voulut récupérer le sien, le chauffeur fit mine de ne pas le voir et continua à sortir ceux des derniers voyageurs. Pour finir, il ne restait plus que le gros sac de Lazarus à l'intérieur, et ce dernier commença à s'impatienter.

— S'il vous plaît monsieur, ce sac est à moi. Pouvez-vous m'aider à le sortir ?

— Ce sac est à toi mon garçon ?

— Oui, c'est le mien ! Vous voyez bien que tout le monde a déjà récupéré le sien !

Le chauffeur regarda Lazarus droit dans les yeux, ce qui le fit reculer d'un pas, car son drôle de regard derrière ses grosses lunettes avait quelque chose d'inquiétant.

— Y as-tu bien mis toutes tes affaires ? N'as-tu rien oublié d'important ?

Pourquoi ces questions ? Décidemment quelque chose ne tournait pas rond chez cet homme, pensa Lazarus. Il regarda autour de lui espérant voir son grand-père, mais il n'était pas encore là. C'était la première fois qu'une telle situation le mettait aussi mal à l'aise, et il se força à répondre pour ne pas paraître impoli.

— Oui, bien sûr que j'ai pris toutes mes affaires. Je vais chez mon grand-père pour les vacances ! Mais, pourquoi me demandez-vous ça ?

L'homme aux grosses lunettes releva la tête l'air contrarié, et plissa ses yeux globuleux en regardant au loin.

— Demander quoi jeune homme ???

— Ohé LAZARUSSSSS je suis lààà !

Ouf, pensa Lazarus en voyant son grand-père arriver.

— Grand-père ! s'écria-t-il en se jetant dans ses bras.

Il l'aimait beaucoup. Ils partageaient tellement de choses et de souvenirs tous les deux. Chaque fois qu'ils se voyaient, le temps passait trop vite.

Le chauffeur sortit en vitesse le gros sac sans se retourner, et Lazarus le récupéra, soulagé de quitter cet endroit.

— Ton voyage s'est bien passé Lazarus ?

— Oui, je me suis un peu endormi et ça a passé plus vite que je ne l'aurais imaginé.

Il ne trouva pas nécessaire d'évoquer l'incident avec le chauffeur, d'autant plus que celui-ci était déjà remonté dans son bus. Après tout il était arrivé, et c'était tout ce qui comptait pour lui.

Ils se dirigèrent vers la station de métro la plus proche et attendirent sur le quai. Il n'y avait qu'un petit quart d'heure de trajet pour aller sur Ménilmontant. La rame de métro arriva. Il y avait du monde à cette heure de la journée, et ils durent jouer des coudes pour monter à bord. La sonnerie de fermeture des portes retentit, et ils se retrouvèrent serrés comme des sardines. Les effluves les plus variées flottaient autour de leurs narines, mélangeant, entre-autre, des odeurs de dessous de bras. Pendant quelques instants Lazarus regretta le bon air de la campagne.

La rame s'arrêta à la station du Père Lachaise et la moitié du wagon se vida, ce qui leur permit de s'asseoir. Au moment où elle redémarra, Lazarus crut reconnaître le chauffeur de bus un peu plus loin sur le quai, qui regardait dans sa direction.

Il se demanda comment le chauffeur avait pu se retrouver là aussi vite. Mais le temps qu'il veuille en parler à son grand-père, l'homme avait déjà disparu. C'était peut-être tout simplement quelqu'un qui lui ressemblait. Après-tout, on a tous un sosie quelque part. Cette apparition le laissa quand même songeur tout le reste du trajet.

Arrivés à la station de Ménilmontant ils sortirent du métro. Lazare pris le gros sac de son petit-fils, et ils se mirent en marche vers la maison, au 14 rue de la Mare.

Lazarus aimait cet endroit. Son grand-père lui avait raconté tellement d'histoires sur son quartier. La passerelle métallique qui était devant la maison, était connue parce qu'il y avait longtemps, un chanteur nommé Maurice Chevalier, y avait chanté une chanson sur Ménilmontant. Il adorait aussi passer devant la petite boutique qui se situait juste au pied de la passerelle et qui s'appelait : « Chez la Mère Clarysse ». La propriétaire des lieux était une chiffonnière qui récupérait tout un tas de trucs hors du temps. On y trouvait de vieilles robes de haute couture usagées, des costumes d'époque, des chapeaux, un peu de vaisselle, des bouquins, des candélabres de toutes les sortes, des jouets anciens, bref un vrai petit paradis pour les chineurs et les enfants curieux. Celle-ci se plaisait à raconter à ses clients, que s'ils ne lui achetaient rien, elle les enfermerait derrière la trappe qui se trouvait au fond de sa boutique. Léonide Clarysse était une petite bonne femme toute ronde, très sympathique, avec des cheveux grisonnants coiffés un peu n'importe comment, toujours prête à rendre service.

À l'extrémité de la rue de la Mare, il y avait une impasse qui longeait la voie ferrée où Lazarus aimait bien aller regarder passer les trains. Il y observait les quelques sans abris qui s'y risquaient de temps en temps, pour passer la nuit dans un petit bâtiment désaffecté maculé de graffitis.

Arrivés devant la maison, Lazare posa le gros sac par terre pour ouvrir la porte côté jardin. Lazarus vit tout de suite le beau régime de bananes accroché à l'arbre, qui n'attendait plus qu'à être cueilli. Ce magnifique bananier avait été ramené d'Afrique par un aïeul et avait survécu à de nombreux hivers parisiens. Chaque année en été, il faisait un régime dont on prélevait un fruit à chaque repas.

Après être rentrés, ils passèrent par l'atelier pour accéder à l'étage. Lazare était le dernier artisan de cannes à pêche de la capitale. De nos jours, tout était fait de façon industrielle. Son atelier occupait tout le rez-de-chaussée, et même s'il ne travaillait plus, il lui arrivait de temps à autre d'en fabriquer une pour des amis. Il y avait de grosses bottes de bambous qu'il faisait venir du Japon, car il travaillait encore à l'ancienne, ainsi que des boîtes d'hameçons de toutes les tailles, des cuillères, des bouchons, et des rouleaux de fils de nylon. Ça sentait bon la colle et l'odeur des machines. Un ami pêcheur lui avait offert une énorme tête de brochet séchée, qui trônait juste à l'entrée de l'atelier, et impressionnait chaque visiteur par ses innombrables petites dents.

Ils montèrent à l'étage et Lazarus se précipita juste à temps à la fenêtre de sa chambre pour voir passer un train. À sa grande surprise, quelqu'un dans le train faisait des signes dans sa direction, comme si ça lui était adressé. Il ne quitta pas le wagon des yeux jusqu'à ce que celui-ci disparaisse. Il regarda l'heure sur sa montre, il était 13h14. Ce début de journée était décidément particulier.

— As-tu faim mon chéri ? lui lança son grand-père.

— Non, je te remercie, tante Rosalia m'avait préparé des sandwichs que j'ai mangé tout à l'heure.

— Alors installe toi, et range tes affaires, je descendrai ton sac dans mon bureau pour que tu aies plus de place. Ha, au fait, j'espère que tu as pris de bonnes chaussures car nous allons avoir beaucoup de marche à faire tous les deux.

— Qu'allons-nous faire grand-père ?

— C'est une surprise mon garçon, ce sera pour demain !

— Juste un petit détail ?

— Ben non, sinon ce ne serait plus une surprise. En tout cas, je pense que ça devrait te plaire, dit Lazare tout sourire en lui faisant un clin d'œil.

Lazarus rangea donc ses affaires soigneusement sur l'étagère en bois, et regarda à nouveau par la fenêtre en entendant un autre train passer. Il ne constata rien d'anormal cette fois-ci. Il savait qu'il allait passer de bonnes vacances et sauta sur son lit pour s'allonger un peu. Celui-ci grinça dangereusement comme à son habitude, car c'était un vieux lit-cage métallique qui datait un peu. Heureusement, l'assise résista à l'assaut, mis à part une petite vis qui sauta sur le plancher et roula jusqu'en dessous de la commode en chêne. Lazarus s'assura qu'il tenait bon, en rebondissant plusieurs fois sur les ressorts, et comme tout avait l'air ok, il estima que la petite vis ne devait pas être un élément majeur !

Les mains sous la tête, il repensa aux événements bizarres de cette partie de journée, et se dit que son imagination était peut-être un peu trop débordante. Il se leva pour aller chercher sa bougie dans son sac, celle-ci le suivait dans tous ses déplacements. Il l'alluma avec un vieux zippo déniché l'année précédente chez la Mère Clarysse. La petite flamme se mit à tanguer et sa lumière lui fit du bien. C'était une sorte de rituel quand quelque-chose le préoccupait ou qu'il pensait à ses parents.

Après ce petit moment de calme, il rejoignit son grand-père dans son atelier. Celui-ci était en train de terminer une canne à pêche pour un voisin qui lui avait rendu service.

— Je trouve la pêche un peu trop cruelle, dit Lazarus. Les poissons doivent souffrir avec un hameçon dans la gueule. Je ne pourrai jamais être pêcheur sans vouloir t'offenser.

— Tu as raison, c'est pour ça que maintenant je ne fabrique des cannes à pêche que pour les gens qui relâchent les poissons. Les hameçons sont très fins et les blessent à peine. Bon, que penserais-tu d'aller faire un tour ? lui proposa Lazare en posant son matériel.

— Je pense que c'est une bonne idée ! J'ai été assis un bon moment aujourd'hui et j'ai envie de me dégourdir les jambes.

— Alors vas mettre tes chaussures de marche, ça nous permettra de mettre nos pieds en condition. Ensuite, nous irons faire quelques courses pour demain !

— Chouette, s'écria Lazarus. Tu vas enfin m'expliquer ce qui m'attend ?

— Hahahaha non, toujours pas !

Lazarus remonta quatre à quatre dans sa chambre et enfila ses chaussures de rando. Son grand-père fit de même, puis ils sortirent par l'atelier. Ils empruntèrent l'escalier métallique de la passerelle et de l'autre côté, saluèrent Léonide Clarysse qui était devant sa boutique.

— Bonjour Léonide, pas beaucoup de chineurs aujourd'hui ? lui lança Lazare.

— Non répondit-elle, je n'en ai eu que deux. En regardant Lazarus, elle ajouta : « comme ils ne m'avaient rien acheté, je les ai balancés par la trappe » et elle partit à rire joyeusement.

— Ça va finir par faire beaucoup de monde ! lui répondit Lazare, fier de sa répartie.

Ils continuèrent et se dirigèrent à nouveau vers la station de métro. Là, ils attendirent sur le quai qui était moins bondé qu'en fin de matinée. Malgré le peu de monde, quelqu'un trouva le moyen de bousculer si fort Lazarus, qu'il en perdit l'équilibre. Son grand-père n'eut que le temps de le rattraper par le bras avant qu'il ne tombe par terre. Ils eurent beau regarder qui avait pu être aussi maladroit, mais l'indélicat avait déjà pris la poudre d'escampette sans s'excuser.

Tout en époussetant son pantalon, son regard fut attiré par un portefeuille qui était par terre.

— Regarde grand-père, il a fait tomber ça ! dit-t-il en montrant l'objet.

— Hé-bien, au moins on va savoir à qui il appartient !

Lazarus ramassa le portefeuille et défit la petite pression, mais celui-ci ne comportait aucun papier d'identité, ni même de l'argent. Il y avait seulement une photo de train en noir et blanc.

— Encore un voleur à la sauvette ! Ce garçon a mis l'argent dans sa poche avant de se débarrasser des papiers, dit Lazare. Il n'y a plus qu'à le mettre dans une poubelle. Ça ne sert à rien de le garder, de toute façon on ne retrouvera pas son propriétaire.

— Je voudrais juste garder la photo du train, j'aime beaucoup les photos en noir et blanc. Elle ira dans mon album de curiosités.

— Je n'y vois pas d'inconvénients. Garde cette photo si tu veux.

Lazarus la mit dans sa poche et le métro arriva l'instant d'après. Ils purent aller directement s'asseoir, et la rame redémarra.

— Tu pourrais au moins me dire de quel côté nous allons, grand-père ?

Lazare marqua un petit temps avant de répondre, histoire de titiller la curiosité de son petit-fils.

— Pour commencer, nous devons aller vers Barbès.

— Tu m'emmènes au Sacré-Cœur ?

— Pas tout à fait, mais nous n'en serons pas très loin. À vrai dire nous allons au marché, car nous avons besoin de deux ou trois choses.

— Et de quoi avons-nous besoin ?

— Tiens regarde, j'ai fait une liste. Ça te mettra sur la voie.

Lazarus pris le papier et lut : deux lampes frontales, deux petits sacs à dos, deux sifflets, deux couvertures de survie, de quoi faire des sandwiches et de l'eau !

— Waouuuuu ! Tu m'emmènes camper ?

— Non, ce sera encore plus fun que ça ! Je te laisse réfléchir encore un peu et si vraiment tu ne trouves pas, je te donnerai un autre indice.

Ils quittèrent le métro à la station Barbès-Rochecouart et traversèrent le boulevard.

L'animation et la frénésie du marché leur en mirent plein les oreilles. Les marchands racontaient des blagues pour attirer les clients et criaient à tout va en ventant leurs marchandises. Après avoir acheté les quelques courses alimentaires dont ils avaient besoin, ils se dirigèrent vers un petit angle de rue où se trouvait un étal bien différent des autres. Une vraie caverne d'Ali Baba pour les randonneurs. On y trouvait tout ce qu'il était possible d'imaginer pour camper, randonner, partir en trek. Bref, on aurait même certainement pu partir sur la lune. Lazarus ne savait plus où donner de la tête, tellement ce stand était incroyable.

— Salut Raph, dit Lazare

— Ho, salut mon pote, comment vas-tu ? Ne m'dit pas qu'ce jeune homme est ton petit fils ?

— C'est bien lui, je te présente Lazarus, aussi beau que son grand-père hein ?

— Ben dit donc, tu m'en diras tant. Qu'est ce qui t'amène mon pote, j'espère que c'est pour la bonne cause hein ?

— Je ne sais pas de quoi tu parles, répondit Lazare légèrement contrarié. J'ai juste besoin d'un peu de matériel pour une expédition particulière.

— Oh, oui bien sûr, donne-moi donc ta liste, je vais r'garder ça. J'ai tout c'qu'il vous faut, dit Raph après avoir jeté un œil sur le papier. Vous pourrez même choisir la couleur de vos sacs à dos.

— Très bien, répondit Lazare. Par-contre, pour les lampes frontales donne-moi les meilleures, je ne voudrais pas rester en rade.

— Je peux comprendre ça ! commenta Raph en se grattant la tête, comme s'il avait deviné où Lazare comptait emmener son petit-fils.

Lazarus commençait à ronger son frein. Il s'impatientait de savoir ce que lui avait préparé son grand-père. Le marchand de cet étal était un original, il avait une longue barbe divisée en trois tresses, une boucle d'oreille à l'oreille droite et un béret basque sur la tête. Il le regardait préparer les marchandises, quand tout à coup, ses yeux se posèrent sur un petit tatouage qu'il avait au niveau de son poignet. Quand Ralph s'aperçut de ce que fixait Lazarus, il fit mine de se frotter le bras et baissa la manche de sa chemise.

Lazarus avait pourtant eu le temps de voir ce que représentait le tatouage, et tenta d'en savoir davantage.

— Il est sympa votre tatouage. Ça me plairait d'en avoir un plus tard, mais ça doit faire mal non ?

Il avait imaginé que Ralph allait soulever sa manche pour exhiber à nouveau son avant-bras, et qu'il lui parlerait du dessin à l'encre, mais il n'en fut rien. Bien au contraire, il éluda la question et lui demanda avec un grand sourire :

— Le sac à dos, tu l'veux marron ou bleu foncé ?

Lazarus était perdu dans ses pensées et ne répondit pas tout de suite. Le tatouage lui rappelait les petites décorations qu'il avait vu sur la malle chez Rosalia, quatre quartiers de lunes et deux petits korrigans.

— Alors mon grand, bleu ou marron ?

Il sursauta et regarda tour à tour les deux couleurs.

— Le bleu s'il vous plait.

— Très bien, donc ton grand-père prendra l'marron. Vous n'allez quand même pas prendre les deux mêmes, dit-il en lui faisant un clin d'œil.

Ils récupérèrent leurs achats, et se remirent en marche après avoir salué Ralph. À peine s'étaient-ils éloignés, qu'ils l'entendirent crier quelque chose.

— N'oublie pas ce qui est important !

Lazarus regarda son grand-père pour s'assurer que c'était bien à lui que Ralph s'adressait.

— Qu'est-ce qu'il a voulu dire par là ?

— Oh, rien de spécial. Ralph aime bien blaguer.

Sur le trajet, Lazarus avançait pensif en regardant ses chaussures. C'était la deuxième fois de la journée qu'on lui disait ça.

— Je te trouve bien silencieux tout à coup, dit Lazare. Tu es peut-être un peu fatigué ? Après tout, tu commences à peine tes vacances et moi je t'emmène déjà en vadrouille.

— Non, non, ça va. Je ne suis pas fatigué du tout. J'adore quand tu m'emmènes partout, ça me change du village et des arbres fruitiers !

— Alors il y a quelque chose qui te préoccupe ? Tu veux m'en parler ? Tu sais que tu peux tout me dire.

— Hé-bien, c'est à propos de Ralph. J'ai vu qu'il avait un tatouage sur le poignet

— Oui, c'est un vieil excentrique, il en a bien d'autres tu sais, au moins sept. Il les a fait faire quand il était jeune.

— Mais tu le connais depuis longtemps alors ?

— Exact. Je le connais depuis 54 ans ! Nous habitons dans la même rue, lui et moi. Nous faisons du patin à roulettes pendant des heures et aussi les quatre cents coups !

— Ça alors, mais tu ne m'as jamais parlé de lui.

— Non, parce que nous nous sommes perdus de vue ces dernières années, c'est Léonide qui m'a dit qu'elle l'avait revu sur le marché.

— Elle le connaît aussi ?

— Bien sûr. Tu sais quand j'étais gamin, chaque quartier de Paris était comme un village et tout le monde se connaissait. Ça a bien changé maintenant, je le regrette, mais c'est comme ça. Bon, tu ne m'as toujours pas dit ce qui te tracassait.

— Le dessin du tatouage de Ralph, je l'ai déjà vu ce matin.

— Comment ça ? Ce matin tu étais encore chez Rosalia !

— Oui, justement, c'est chez Rosalia que je l'ai vu !

Lazare releva les sourcils et s'arrêta de marcher en fixant son petit-fils l'air inquiet.

— Explique-toi Lazarus.

— Ce matin, je cherchais mes chaussures de rando et Rosalia m'a dit qu'elles étaient dans le garage. Je suis allé les chercher, et c'est là que j'ai vu la malle.

Lazare pris un air plus grave qu'il ne l'aurait voulu, et lui demanda à quoi ressemblait cette malle.

— Je ne l'ai pas bien vu parce qu'elle était recouverte de poussière. Rosalia m'a dit qu'elle ne lui appartenait pas. Elle était en bois et sur le couvercle il y avait quatre petites lunes brillantes en forme de croissant et aussi deux petits personnages. Tu sais comme des korrigans. J'ai vu la même chose sur le bras de Ralph, j'en suis sûr, c'était le même dessin !

Lazare inspira un grand coup comme s'il venait de terminer un marathon, et s'efforça de prendre un air serein pour répondre.

— Tu sais, quelques fois on a des impressions de déjà vu, ça m'arrive souvent. Oublie ça et arrête de te prendre la tête. On va rentrer à la maison et on va préparer nos affaires pour demain, tu as mérité un autre indice !

De retour à la maison, ils montèrent à l'étage, et étalèrent leurs achats sur la table de la salle à manger. Enfin, si on pouvait appeler cette pièce salle à manger. Elle contenait un lit deux places, où dormait Lazare, un piano et une table autour de laquelle on pouvait manger à six. Il y avait aussi deux grandes étagères pleines de livres. Lazarus quant à lui, dormait toujours dans la chambre au lit cage quand il venait, et l'unique fenêtre avait vue sur les rails du chemin de fer. La cuisine était minuscule et donnait côté jardin d'où l'on pouvait apercevoir le bananier, ainsi qu'un tout petit potager où Lazare réussissait à faire pousser des tomates. Enfin, une mini salle de bain, où il fallait se contorsionner pour rentrer dans la douche.

Une fois les affaires rangées dans leurs sacs à dos, Lazarus réclama son indice.

— Là où nous allons le soleil ne vient jamais !

— C'est ça l'indice ? protesta-t-il.

— Oui, réfléchit bien et je suis sûr que tu vas trouver, lui dit-il en le regardant pardessus ses lunettes.

— Tu pourrais quand même m'en dire un peu plus !

Lazare fit non de la tête.

— Bon, si tu veux aller bouquiner un peu, je vais nous préparer un bon plat de spaguettis sauce bolognaise.

— Humm, j'ai déjà faim d'avance. Je vais aller voir les dernières BD que tu as achetées.

— C'est ça, et profite en pour aller te laver les mains. Tu sais bien que dans le métro, c'est plein de microbes.

Après être passé par la salle de bain, Lazarus alla s'installer sur son lit, et réfléchit à l'indice. Il pensa d'abord à une grotte, mais où pouvait-il y avoir une grotte dans Paris ? Finalement, il se dit que c'était bien plus cool de ne pas savoir. De toute façon, il était sûr que la surprise de son grand-père serait géniale. Le téléphone sonna, et Lazare décrocha. Lazarus l'entendit répondre, mais sa façon de parler lui parut bizarre car il parlait à voix basse. Comme il avait l'oreille fine, il perçut quand même quelques bribes de la conversation.

— Oui, je suis au courant...je ne pensais pas que ça irait aussi vite. Je vais faire en sorte que ça n'arrive pas, pas maintenant...il n'est pas prêt...

Il se demanda qui n'était pas prêt à quoi ? Il repensa soudain à la photo trouvée dans le portefeuille et la sortit de sa poche. Deux wagons y étaient photographiés. Son regard fut tout de suite attiré par un petit carré blanc que l'on aurait dit collé sur une des fenêtres. Il rapprocha la photo plus près de ses yeux pour voir de quoi il s'agissait, mais tout était tellement petit qu'il ne vit rien de mieux. Il alla chercher une loupe qu'utilisait parfois son grand-père pour sa collection de timbres, ainsi que la lampe frontale qu'il avait rangée dans son sac à dos. Après l'avoir allumé, il regarda à nouveau la photo avec l'aide de son attirail. Son cœur s'accéléra. Il fut tellement surpris par ce qu'il vit, qu'il dut y regarder à deux fois.

Une fille qui paraissait avoir à peu près son âge, tenait dans ses mains une feuille de papier qu'elle maintenait contre la fenêtre d'un des wagons. Il y avait quelque chose d'écrit sur la feuille, mais la loupe qu'il avait prise n'était pas assez grossissante pour le lire. D'un bond, il se dirigea vers l'armoire où Lazare rangeait sa collection de timbres, espérant y dénicher une loupe plus puissante. Il ouvrit chaque petite boîte et finit par en trouver une beaucoup plus grosse. Il sauta sur son lit, qui grinça encore plus dangereusement que précédemment, et regarda à nouveau la photo.

Il était écrit : TRAIN 13H14

Il fronça les sourcils, c'était l'heure à laquelle il avait cru voir quelqu'un lui faire des signes depuis le train qu'il avait vu passer plus tôt dans la journée.